

ROUGE C'EST LA VIE

D U M Ê M E A U T E U R

Mygale

Gallimard, coll. « Folio », 1984

Mémoire en cage

Gallimard/Série Noire, 1986

Comédia

Payot, 1988

Les Orpailleurs

Gallimard/Série Noire, 1993

La Vie de ma mère!

Gallimard/Série Noire, 1994

L'Enfant de l'absente

Le Seuil, 1994

La Bête et la Belle

Gallimard/Folio, 1995

Le Secret du rabbin

L'Atalante, 1995

Le Pauvre nouveau est arrivé

Librio, 1998

Du passé faisons table rase!

Actes Sud/Babel, 1998

Moloch

Gallimard/Série Noire, 1998

La Vigie

L'Atalante, 1998

*Fiction & Cie*

---



Thierry Jonquet

ROUGE  
C'EST LA VIE

*roman*

*Seuil*

*27, rue Jacob, Paris VI<sup>e</sup>*

COLLECTION

« *Fiction & Cie* »

DIRIGÉE PAR DENIS ROCHE

ISBN 978-2-02106673-9

© ÉDITIONS DU SEUIL, MAI 1998

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

*A Beer Boroh'ou, sans rire,  
A Granelle, sans rancune,  
A Alain Krivine, sans commentaires,  
Au motard inconnu, sans qui rien ne serait arrivé...*



Sans le motard, jamais Victor n'aurait rencontré Léa. C'est une certitude. Une évidence. Vingt-cinq ans plus tard, Victor a oublié le modèle de la moto, la couleur du casque, il se souvient tout juste du blouson de cuir du pilote, une tache mauve entraperçue l'espace d'un instant. Le motard a disparu aussi vite qu'il était apparu, et sans doute ne s'est-il rendu compte de rien. Vers quel mystérieux rendez-vous se pressait-il ainsi, ce motard, Victor se le demande encore, et s'amuse parfois à formuler des hypothèses fantaisistes. Peut-être s'agissait-il d'un agent de renseignement – KGB ou CIA? – porteur d'une missive de la plus haute importance stratégique, ou bien d'un truand en cavale, voire, plus fort encore, d'une créature venue d'une autre galaxie, et projetée dans une faille de l'espace-temps? Quoi qu'il en soit, le motard providentiel a surgi au bon moment. Grâce à lui, Victor a rencontré Léa.

\*

Le motard, très imprudent, fit irruption à grande vitesse au beau milieu de la rue Cambon, tout près de la Madeleine, le 21 juin 1973 aux environs de seize heures. Il y avait

des travaux de part et d'autre de la chaussée, si bien que le passage se trouvait sévèrement rétréci. Doublant une voiture, le motard se retrouva face à une camionnette, un « tube » Citroën, arrivant en sens inverse.

Philippe, qui était au volant, n'avait d'autre ressource que de braquer à fond vers la droite s'il ne voulait percuter cette moto qui fonçait sur lui. Ce faisant, il précipita sa camionnette contre une baraque de chantier installée sur l'autre berge de la rue. Le bras de Victor, assis à la droite du conducteur, pendait nonchalamment à la portière et se déchira à la saignée du coude. Le « tube » continua sa trajectoire sur quelques mètres avant de s'immobiliser en butant contre le trottoir. Le bras de Victor suivit le mouvement tant bien que mal. Plutôt mal.

Le pare-brise était couvert de sang et Philippe ne comprit pas ce qui se passait. Il faisait chaud. Paris était ensoleillé, sur les trottoirs, les filles portaient des minijupes. Victor avait dix-neuf ans. Il étudiait la philosophie à l'université de Créteil et Philippe l'histoire à Jussieu. La fin de l'année universitaire leur autorisait quelque liberté, aussi avaient-ils trouvé un boulot dans une entreprise de signalisation routière, Paris Métal. Le travail consistait à tracer des bandes blanches sur les routes, à dessiner des marques sur les parkings, ou encore à baliser les abords de supermarchés. Tâche ô combien ingrate, mais socialement des plus utiles. Depuis une semaine, ils se démenaient avec une petite machine automatique, la Sta/15, laquelle crachait un jet de peinture fluorescente sur la future aire de stationnement d'un hypermarché de Claye-Souilly, en Seine-et-Marne. Grâce aux efforts des deux jeunes gens, dès l'inauguration du monstre, le consommateur pourrait se repérer avec aisance dans le dédale des voies d'accès, garer son véhicule sur un emplace-



ment idoine, piloter son Caddie dans les allées soigneusement fléchées. C'est dire si cela valait la peine de s'éreinter à débiter du mètre linéaire de peinture sur le bitume.

\*

Après leur journée de travail sur ce chantier de Seine-et-Marne, le 21 juin 1973, Victor et Philippe étaient de retour à Paris. Ils squattaient l'appartement des parents de Philippe, au 15, rue de la Colonie, dans le XIII<sup>e</sup>, à deux pas de la place d'Italie. Des parents parfaits, adorables, qui avaient eu la judicieuse idée de partir travailler en Guinée, abandonnant ainsi leur domicile à leur fils. En leur absence, l'appartement de la rue de la Colonie devint le point de chute de nombre de joyeux drilles qui ne faisaient qu'y passer une nuit, ou, au contraire, à la manière de Victor, manifestaient une fâcheuse tendance à s'y incruster. Il y avait des filles, des tas de filles, qui traînaient par là à la sortie de la fac. Les soirées étaient assez chaudes. Philippe gérait le domaine avec bonhomie mais poussait un coup de gueule quand ses hôtes dépassaient les bornes. C'est-à-dire souvent.

Huit heures de rang à manœuvrer la fameuse Sta/15 sur le parking du futur hypermarché de Claye-Souilly, le jet de peinture, jaune, blanche ou rouge suivant le réservoir actionné, les pochoirs qui servaient à dessiner des flèches, des stops, des sens interdits. Victor installait les caches sur le bitume, Philippe pilotait la bécane en suivant les repères. Quand ils en avaient assez, ils permutaient, Philippe prenait les pochoirs, Victor passait aux commandes, et ça tournait à fond la caisse. Ce jour-là, la fatigue les gagna plus tôt que d'habitude. A bas les cadences infernales. D'un commun accord, ils décidèrent de mettre les pouces, vidèrent les résér-

voirs de peinture, nettoyèrent les cuves, se meurtrirent les reins à hisser la Sta/15 dans la camionnette – l'engin pesait son quintal – et s'apprêtèrent à rentrer au bercail.

Philippe s'installa au volant. De Claye-Souilly à la rue de la Colonie, pourquoi ce détour par la Madeleine, cette descente de la rue Cambon, à seize heures, le 21 juin 1973 ? Victor ne se souvient plus. Il devait sûrement y avoir une raison, mais laquelle ?

\*

*Cet après-midi-là, Monsieur Hasard s'ennuyait dans le sombre bureau qui lui sert ordinairement de tanière. La poussière s'accumulait en couches blanchâtres sur les classeurs à crémaillère. La lampe à acétylène qui éclairait son repaire donnait quelques signes de faiblesse et il avait encore oublié de passer un coup de chiffon sur les vitres encrassées de suie, si bien qu'on n'y voyait plus grand-chose, dans ce gourbi. Les spirales antimouches suspendues au plafond voletaient doucement au gré des courants d'air, et c'était bien là la seule note de fantaisie dans ce décor sinistre. Fatigué, Monsieur Hasard referma l'énorme dossier dont il devait parapher sans relâche les pages, une à une, ligne après ligne, depuis la nuit des temps, ainsi que l'exigeait le protocole édicté par les Hautes Autorités Aléatoires. Des dizaines de millions de faits anodins y étaient scrupuleusement consignés par les « petites mains » du service. La moindre peau de banane abandonnée sur un trottoir d'Issy-les-Moulineaux, de Calcutta ou de Chicago se voyait aussitôt répertoriée : sa présence sur le bitume, susceptible de provoquer la chute d'un quidam et par là même de bouleverser potentiellement le cours de son existence, faisait l'objet d'un signallement en bonne et due forme !*

*Le travail était organisé de façon rigoureuse. La Section balistique s'occupait ainsi du trajet des obus, sagaies, flèches, ainsi que tous autres projectiles utilisés sur les champs de bataille, et au regard de l'enjeu – la vie ou la mort de combattants – on y affectait les meilleurs éléments rompus à l'art de la trigonométrie. La Section économique scrutait les séances de troc organisées par les représentants des tribus amazoniennes, tout comme elle espionnait les communications téléphoniques des courtiers de la Bourse de Wall Street, à l'affût d'un effondrement des valeurs. La Section médicale collectait quant à elle des brassées de données biologiques et biochimiques, s'efforçant de programmer au plus juste cancers, ruptures d'anévrisme et autres infarctus.*

*On n'imagine pas le souci que tout cela peut donner.*

*Le 21 juin 1973, vers seize heures GMT, moulu de fatigue, Monsieur Hasard réprima un bâillement, s'étira, se massa les reins, passa ses mains aux ongles endeuillés dans son épaisse chevelure grise, quitta son bureau et s'engagea sur la longue coursive qui lui permettait de surveiller les vastes ateliers situés en contrebas, là où s'affairaient ses milliers d'assistants. Il se pencha par-dessus la rambarde de fer forgé pour apercevoir toute cette plèbe occupée à régler de mystérieux engrenages. Poulies, crémaillères, roues dentées, balanciers, ressorts, sous la fêrule de Monsieur Hasard on assemblait ici des machines redoutables, d'une sophistication inouïe, capables de provoquer guerres, incendies, scènes de ménage, krachs boursiers, blennorragies, pannes de voiture et autres erreurs d'aiguillages. Les pièces détachées étaient fabriquées dans des ateliers annexes et livrées par wagonnets entiers jusqu'aux chaînes d'assemblage, dans un va-et-vient incessant.*

*Dès que le Boss s'engageait sur la coursive, ses assistants, sachant qu'ils ne pouvaient échapper à son regard haut perché*

*et inquisiteur, redoublaient d'énergie, chacun penché sur son établi, assemblant pêle-mêle vis cruciformes, boulons et écrous. L'œil rivé sur le pied à coulisse, ils procédaient aux derniers réglages avant d'expédier le chargement sur le tapis roulant qui déversait le produit fini sur Terre. Ils n'épargnaient pas l'huile de coude, précipitant de temps à autre par un stupide excès de zèle la mise en route de mécanismes déraisonnables, de véritables défis au bon sens. Combien d'épouses pétries de romantisme ont-elles ainsi rencontré des maris alcooliques et irascibles, combien de chiens ont-ils hérité d'un mauvais maître à la suite de ces fausses manœuvres, combien de tartines ont-elles glissé de la table du petit déjeuner pour tacher la moquette de leur face enduite de confiture ? Nul ne le sait.*

*Le 21 juin 1973, vers seize heures, Monsieur Hasard longeait donc la coursive qui lui permettait de surveiller ses ateliers. Vêtu d'une blouse grise maculée de traînées graisseuses, les pieds chaussés de charentaises avachies, il arpentaient la passerelle à claire-voie qui courait tout en haut du hangar en se roulant une cigarette de tabac gris, quand il entendit soudain une voix l'interpeller. Celle d'un stagiaire de la Section routière, un petit boutonneux malingre qui portait des lunettes à double foyer.*

*– Patron, patron ! braillait le nouveau venu afin de couvrir le vacarme régnant alentour.*

*Monsieur Hasard ne s'accordait que de rares instants de repos et détestait être dérangé. Il feignit l'indifférence et poursuivit son inspection. Le stagiaire de la Section routière dut l'agripper par la manche pour qu'enfin le maître des lieux daigne s'intéresser à ses gesticulations.*

*– Eh bien quoi ? Que me voulez-vous ? Et d'abord, comment vous appelez-vous ? s'écria-t-il.*

*– Lachésis... Aristide Lachésis.*

– *Lachésis? s'étonna Monsieur Hasard. Seriez-vous apparenté à la très ancienne dynastie des Parques?*

– *C'est cela même. Vous vous en souvenez? J'en suis flatté.*

– *Oui, oui, oui... murmura Monsieur Hasard, les yeux mi-clos. J'ai jadis connu ces trois sœurs dont les Anciens prétendaient qu'elles distribuaient aux hommes, dès l'instant de leur naissance, tout le bonheur et le malheur que la vie leur réserve. Clotho, la fileuse, dont la quenouille déroule les fils de la vie, Lachésis, qui les entremêle à sa guise, et Atropos, l'inflexible, qui les tranche sans pitié le moment venu... Bali-vernès que tout cela, c'était l'aube de l'humanité, rendez-vous compte, à peine quelques centaines de milliers d'âmes à gérer, alors qu'à présent nous traitons les destinées par milliards! Nous avons dépassé l'artisanat, mon petit. Voici venu le temps de l'industrie, et ça ne pourra aller qu'en empirant. Enfin, vous descendez donc de la délicieuse Lachésis?*

– *Une arrière-arrière-grand-tante à la puissance douze, confirma Aristide.*

– *Vous m'en voyez ravi. Quel est le motif de votre visite?*

– *Un petit problème avec un motard, rue Cambon. Vous voyez où ça se trouve?*

– *Bien sûr, 1<sup>er</sup> arrondissement de Paris, elle commence au 1, boulevard de la Madeleine et finit au 246 de la rue de Rivoli, bougonna Monsieur Hasard. Depuis l'Éternité que je m'use les yeux à étudier les plans, je suis bien placé pour le savoir. Eh bien?*

– *Voilà ... Je... j'étais de permanence à la surveillance du secteur concerné, et, dans un moment d'étourderie, j'ai expédié un motard droit contre une camionnette, rue Cambon. Sans aucune justification! Je ne sais pas ce qui m'a pris, la fatigue, sans doute...*

*Monsieur Hasard ne s'étonna guère de cette défaillance. La*

*Section routière, qui n'avait été créée qu'un siècle plus tôt à la suite de l'invention du moteur à explosion, connaissait des ratés assez fréquents.*

– *Hon hon, marmonna-t-il, et y a-t-il eu mort d'homme ?*

– *Absolument pas ! s'écria le nouveau venu.*

– *Alors, rédigez un rapport et classez sans suite.*

– *Impossible, l'affaire s'avère plus complexe qu'il n'y paraît : cet accident risque d'entraîner des conséquences qui n'étaient pas prévues dans les Registres !*

– *Des conséquences qui n'étaient pas prévues ? s'esclaffa Monsieur Hasard. Foutaises !*

– *Oh que non, j'ai épluché le dossier, protesta Aristide Lachésis, un Victor et une Léa, nés en 1954. D'après la Section érotique, ils ne devaient absolument pas se rencontrer, c'était tout bonnement impossible, mais là, après l'intervention plus que fâcheuse du motard, leurs chemins risquent de converger, c'est fatal.*

– *Ne prononcez pas ce mot ! hurla Monsieur Hasard, outré. Il n'y a pas de fatalité, nulle part, jamais, il n'y a que Moi !*

*Son teint avait viré au rouge vif et les veines de son cou enflèrent. Les échos de sa voix puissante se répercutèrent contre les parois du hangar avec une force telle qu'Aristide crut que ses tympanes allaient rompre.*

– *Je m'excuse, je m'excuse, bredouilla-t-il, toujours est-il qu'il y a eu une bavure... dont je suis pleinement responsable !*

*Monsieur Hasard s'empara de la pochette cartonnée que lui tendait le stagiaire et en feuilleta le contenu.*

– *Regardez leurs deux courbes de vie, insista Aristide, elles n'étaient pas programmées pour se croiser !*

– *Nom de nom, alors ça c'est fort, marmonna Monsieur Hasard, soudain radouci.*

– *Si vous me permettez, je dirais que la déontologie nous*

*oblige à envisager l'hypothèse d'une histoire d'amour. Haute-ment improbable, certes, mais sait-on jamais ?*

*– Alors que rien, absolument rien, n'a été prévu en ce sens ! acquiesça Monsieur Hasard. Quelle poisse !*

*– Eh oui, nous n'avons pas l'aval des autorités compétentes ! chuchota Aristide.*

*Monsieur Hasard se gratta le menton, pensif. Il tourna la tête de droite à gauche pour s'assurer qu'aucune oreille indis- crète ne s'intéressait à leur conversation. Il redoutait par-dessus tout les plaintes que ne manquait pas d'adresser la Section éro- tique en cas d'erreur de calcul. Le secrétariat qui dirigeait ses activités comptait parmi les plus tatillons, les plus procéduriers. Et pour cause. Sur Terre, on acceptait volontiers la maladie, on se résignait toute honte bue à subir bombardements et famines, bref on courbait docilement l'échine sous les pires des avanies, mais s'il était un sujet à propos duquel la clientèle se montrait intraitable, c'était bien l'amour. Le plus humble, le plus obscur, le plus stupide des humains en réclamait sa part pleine et entière. Il vérifiait scrupuleusement ses relevés de chance de rencontre-et-plus-si-affinités, et ne manquait pas de récriminer tant et plus en cas de défaillance des services concer- nés ; aussi la Section érotique prenait-elle soin de justifier le moindre de ses faits et gestes. A tous il était offert de croiser la route de l'âme sœur, ne serait-ce que furtivement. Certains sai- sissaient la chance à bras-le-corps, d'autres – la majorité – pas- saient à côté sans même s'en rendre compte, mais, à l'heure du bilan, personne ne pouvait se plaindre. Chacun avait été servi loyalement.*

*– Je vais démissionner, balbutia Aristide, les larmes aux yeux.*

*– Allons donc, pour une si petite erreur ? Non, je ne veux pas entendre parler de bavure, ça n'existe pas chez Moi, pour-*

*suivit Monsieur Hasard. Alors écoutez, vous allez vous débrouiller comme vous l'entendez, vous reprenez ce dossier à la base et vous trouvez une solution! Au cas où...*

*– Victor et Léa? Mais c'est impossible!*

*– Pas le savoir! trancha Monsieur Hasard, sans attendre la suite. Puisque selon vous Léa doit rencontrer Victor à la suite d'une défaillance de Mes services, tant qu'à faire il faut que cela fonctionne. Coûte que coûte, quel que soit le cas de figure! La Maison est suffisamment décriée comme ça pour qu'on en rajoute. Motard ou pas, je me moque de la rue Cambon. Vous venez m'importuner avec deux adolescents des années soixante-dix, aux caractéristiques tout à fait banales! Ni l'un ni l'autre ne décrochera un prix Nobel ou ne deviendra chef d'État, que je sache?*

*– Certes, mais tout de même, en cas de...*

*– Silence! J'ai mal à la tête. Je suis débordé de travail! J'ai des guerres, des épidémies, des cyclones à mettre en branle, alors croyez-moi, je n'ai pas de temps à perdre avec des futilités. Compris? Je vous donne carte blanche. C'est à vous de faire preuve d'imagination: je vous rends personnellement responsable de la suite des opérations. Il doit bien y avoir un moyen de maquiller le cours des événements pour que les contrôleurs de la Section érotique n'y trouvent rien à redire. Je les ai déjà eus sur le dos à plus d'une reprise, croyez-moi, ce n'est pas une sinécure!*

*– Mais comment faire? murmura Aristide, atterré.*

*Monsieur Hasard leva les bras vers le plafond du hangar et les maintint suspendus au-dessus de sa tête, dans une attitude qui lui était familière et n'augurait rien de bon pour ses assistants.*

*– Nous sommes placés devant le fait accompli, par votre faute! Alors remontez dans le temps, cherchez la faille, bricolez*



*comme bon vous semble. Victor et Léa doivent se rencontrer? Fort bien! Balisez le terrain! Trouvez-leur des points communs, des affinités, qu'ils aient quelque chose à se dire de gentil, d'agréable au moment du contact! Lubrifiez l'engrenage, mon petit, lubrifiez-le! En cas d'échec, vous serez muté aux Déchets, vous savez ce que ça signifie?*

*Aristide Lachésis hocha humblement la tête. Les Déchets regroupaient les employés des différentes Sections qui s'étaient fourvoyés à monter des engrenages aberrants. L'un d'eux, parmi les plus atteints, avait programmé la trajectoire d'un boulet de canon qui devait tuer le jeune général Bonaparte alors qu'il menait l'assaut au pont d'Arcole. Si l'on avait suivi ses directives, le futur Napoléon eût été rectifié et l'Empire n'aurait jamais vu le jour! Tel autre, guère plus raisonnable, s'était intéressé aux oscillations d'une vague tuile branlant sur son support, perchée sur le toit d'un immeuble de Zurich au cours de l'année 1917. Le malheureux avait imaginé que ladite tuile, chutant d'une vingtaine de mètres de hauteur à la suite d'une saute de vent, fracasserait le crâne de Vladimir Ilitch Oulianov, alias Lénine, au moment même où celui-ci s'appêtait à quitter son exil suisse pour rejoindre Petrograd et publier ses Thèses d'avril. La Révolution russe en eût été effacée en un clin d'œil.*

*Les pensionnaires des Déchets étaient condamnés, ad vitam æternam, à procéder à une démonstration de leurs talents fourvoyés devant les apprentis des différentes Sections, afin de les mettre en garde contre toute tentation fantaisiste.*

*– Allez, rompez! conclut Monsieur Hasard. Travaillez d'arrache-pied et venez me rendre compte de temps à autre! Tenez, voilà votre ordre de mission. Consacrez-vous uniquement à cette affaire!*

*Il parapha un formulaire sorti d'une des poches de sa blouse*

*et poursuivit son chemin. Aristide s'éloigna à reculons, effaré, en effectuant force courbettes.*

\*

Le motard avait disparu. Évanoui dans le décor, comme englouti par le nuage de gaz craché par son pot d'échappement. C'était fini, on ne le verrait jamais plus. Victor n'y pouvait rien. Et Léa encore moins. Elle ne l'avait même pas vu, ce motard. Non pas par distraction, mais tout simplement parce qu'elle se trouvait très loin de la rue Cambon, le 21 juin 1973, aux environs de seize heures.

Assise sur un banc de bois, en short, chemisette et bottes de caoutchouc, elle faisait face à des centaines de dindons, dans un immense hangar servant de poulailler, au kibboutz Regavim, près de Césarée, où elle vivait depuis près d'un an. Un à un, bête après bête, dans un grand froissement de plumes, elle raccourcissait le bec de ces volatiles pour éviter qu'ils ne se blessent les uns les autres à force de chamailleries : le dindon est un animal qui ne brille pas par son extrême sociabilité. À l'aide d'un fil thermique, Léa les délestait de quelques millimètres de corne superflue en s'efforçant de ne pas les blesser. Il fallait tenir fermement le cou de la bestiole durant l'opération, viser juste, régler la résistance pour qu'elle ne chauffe pas trop. Les dindons à l'allure disgracieuse glougloutaient d'abondance, agitaient leur crête écarlate en attendant leur tour de se soumettre au supplice et provoquaient ainsi un vacarme tel que, même en tendant l'oreille, avec la meilleure volonté du monde, non, vraiment, Léa n'aurait pu entendre la moto qui pétaradait en remontant la rue Cambon, là-bas, à Paris, à trois mille kilomètres plus haut sur la mappemonde, direction nord quart nord-ouest.

\*

Retour à la case départ. Le tube Citroën piloté par Philippe venait d'emboutir la baraque de chantier, rue Cambon. Victor, incrédule, fixait sa plaie, à la saignée du coude. D'un mouvement de l'épaule, il ramena son bras à l'intérieur de la cabine de la camionnette, et récolta quelques éclats de verre au passage : la vitre latérale avait éclaté durant la collision. Victor ne ressentait aucune douleur. Il se tourna vers Philippe, qui restait totalement désespéré, les mains crispées sur son volant. Le sang lui avait éclaboussé le visage. Victor comprit qu'une artère était atteinte. Que le sang allait s'échapper, à flots réguliers, qu'il risquait gros à rester inerte. De la main gauche, il saisit son poignet droit, plia l'avant-bras blessé, à fond, et sentit la poussière de verre qui s'incrustait dans la chair à vif. Il ne restait plus qu'à trouver le point de compression dans le creux axillaire. À y enfoncer le pouce, avec force. Victor avait suivi un cours de secourisme, six mois plus tôt, à la fac. La leçon était retenue. D'un coup de genou, il ouvrit la portière de la camionnette, qui ballottait sur son axe, cabossée, fracassée. Il était effrayé par ce qu'il fallait bien appeler son sang-froid. Curieuse expression. Alors qu'il sentait bien au contraire une tiédeur poisseuse inonder son torse. Il descendit sur le trottoir de la rue Cambon, à l'intersection avec la rue du Faubourg-Saint-Honoré, et resta quelques instants ainsi, prostré, campé sur ses deux jambes, vêtu de son t-shirt, de son jean souillés de peinture et de sang, incrédule. La main gauche crispée sous son aisselle droite, les deux bras repliés sur la poitrine. Ses tempes battaient le tocsin. Toujours aucune douleur. Il s'assit sur le trottoir. Ses bas-

kets barbotaient dans l'eau du caniveau, s'en s'imprégnèrent. Les secondes s'égrenèrent, une à une. Il lui sembla que le temps se fendillait, s'émiettait. Comme les éclats de verre éparpillés sur le bitume.

Philippe, cet imbécile, ne s'était toujours pas manifesté. Victor n'avait pas mal, mais il avait peur. Philippe se ressaisit enfin. Il s'accroupit, agrippa son copain par les épaules, lui demanda s'il se sentait bien. Judicieuse question. Puis il fonça vers une borne d'appel d'urgence de la police, ces curieuses sentinelles de fonte trapues qui ont aujourd'hui disparu, mais qui à l'époque se dressaient à tous les carrefours.

Soudain, la rue Cambon, jusqu'alors quasiment déserte, s'emplit d'un flot de gens, quelques dizaines de personnes, qui sortaient d'une église située au coin de la rue Saint-Honoré. L'église polonaise de Paris. Victor entendit nettement la musique de l'orgue, la mélodie du cantique. C'était l'heure de la fin des vêpres. Une jeune femme le fixa avec attention. Elle aperçut la camionnette au pare-brise rougi par le sang, Philippe qui tournait en rond affolé au beau milieu de la chaussée, le bras de Victor. Elle portait une sacoche de cuir assez volumineuse. Elle était infirmière. Victor obéit à ses ordres. Il se laissa aller en arrière sur le trottoir, s'y retrouva étendu. Les mains de la jeune femme s'activèrent. Elle posa un garrot, versa sur la plaie un liquide blanchâtre qui se mit à mousser. Elle parlait un français parfait, avec une légère pointe d'accent slave. Victor avait confiance.

C'est alors que la douleur arriva. Impatiente, elle avait du temps, une minute maximum, à rattraper. Hargneuse, elle présenta aussitôt la facture. Exigea son dû. Victor se cabra, allongé sur le trottoir. Une sirène retentit, celle d'un car de

RÉALISATION : PAO DES ÉDITIONS DU SEUIL  
IMPRESSION : FLOCH-ROTO À MAYENNE (53 100)  
DÉPÔT LÉGAL : MAI 1998. N° 33136 (XXXX)

